Le long du souvenir

Autor(en): **Gorgé, Camille**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **56 (1952)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684582

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le long du souvenir

Quand revoiray-je, helas, de mon petit village
Fumer la cheminée ?...

Joachim du Bellay.

Qu'importe si, bourdon dans la poussière,
Je me retourne, au risque d'en souffrir,
Flânant parfois le long du souvenir
Comme on ferait au bord d'une rivière.
Je sais le gong qui réveille le mieux
Le plus doux de mes dieux.

Foin, pour un temps, de ce globe qui saigne,
Problème intact, toujours moins résolu,
Car, bousculant de son long bras velu
Les suppliants qui des deux mains l'étreignent,
Le vieux Caïn occit, sans faire exprès,
Plus d'Abels que jamais.

Et foin itou du navire en partance,
Des ports futurs, des courses vers le Nord
Plus qu'inconnu ! Ce que l'on bâille à bord
Lorsqu'à deux pas, tout est noir d'espérances !
Pour ce qu'on voit, tu peux, ô matelot,
Le rentrer, ton falot !

Allons dans l'île, allons, la barque est prête,
Dans l'île où dort la Belle-au-bois-dormant
Et réveillons sur un vieil instrument
Ces airs si doux qui vous tournent la tête,
Comme celui de ces lauriers coupés,
Si tendre et si fripé !

Si l'on m'eût dit un jour : « Tête profane,
Qui cours les mers en mêlant tous les noms,
Viens, pleure ici, tu es au Parthénon ! »,
J'aurais pleuré, mais l'âme à Saint-Ursanne,
L'âme à ce qui chez nous — on naît avec ! —
Tient lieu de marbre grec.

Aussi des « faicts et prouesses » d'enfance,
Je garde un film inusable où, ravi,
Je le revois, tel qu'enfant je le vis,
Mon vieux quartier, ce royaume de France
Peuplé d'Aubrys, d'Etiques et d'Erards
Avec tous ces Voisards !

Jusqu'au bal de notre Hôtel de ville
Où, tout petit, tout effaré, j'ai vu
Monter la belle Quincaillière et cru,
Elle, royale, et, moi, poulbot futile,
Que je l'aimais ! Faisanes, gare un brin
Aux cœurs mûrs des poussins !

Voici, Messieurs, le fleuve Bacavoine
Où, faute d'eau, stagnaient mes armadas
Et, sur ces bords, les Maisons Fontana,
Duché si gai que, de la Cour-aux-Moines
A la Cité, plus d'un clan nous en veut.
Paix tient à un cheveu !

Ce qu'on pouvait, ô saint Népomucène,
S'y amuser ! C'est fou ! Presque à vos pieds,
Quoique, sur votre socle, vous fussiez
Plutôt de Saint-Germain ! et quelle peine,
Chaque soir, pour qu'ils aillent se coucher,
Tous ces anges fâchés !

Et te voilà, ô forêt de la Perche,
Qu'on dépouillait pour le feu des Brandons,
Et toi, Banné, qui tant de fois... — Courons
Sur les dates, que moi-même je cherche ! —
Prêtas ton ombre à cet émoi divin
Des tout premiers bouquins !

L'âge passé du saute-mouton, vive
L'ère qui va de la peinture à l'eau,
Du moteur à vapeur jusqu'à Boileau !
C'est l'ère d'or, sans rêves, sans archives,
D'où va surgir, en brisant ses jouets,
L'homme étrange qu'on est.

On vous revoit, façades d'ancien règne,
Murs des Fossés, Place des Bennelats,
Ursulines, hôtels à magistrats
Où quelque digne et méfiante duègne
A dû souvent te guigner au rideau,
Lippe amère, badaud !

On vous revoit, même à l'envers dans l'onde,
Peupliers du Rinçoir, toile de fond
Pour les Demange et pour tes canassons,
O mère Herzog ! Quels temps du monde !
Carmen sur place ! Ah ! les gars, quels solos !
Et quels coursiers, gauchos !

Or ça, conteur, rien du temps des cerises ?
Rien de...? — Ami, j'écris à cœur ouvert ;
Ne l'aurais-tu point senti dans mes vers ?
Mais souffre, en ces retours, que je ne dise
Que ce qui chante... et non ce qui meurtrit.
Soupirer me suffit.

Adonc, tour à losanges de Saint-Pierre,
Faites marcher votre horloge à rebours,
Que je retrouve à reculons les jours
Qui m'ont contraint, moi d'âme casanière,
A me sentir presque ami, familier
Sous les palétuviers !

Rien que ce mot tout couvert de lianes
Me catapulte en des lieux inouïs.
Tudieu ! je tombe en plein sur Hawaï !
Oh ! ces bleus durs à vous briser le crâne
Et, là, parmi ces féroces couleurs,
Guitare, ta langueur !...

Ores voici, ô rizières nippones,
Vos blouses bleues aux reins endoloris,
Les dos cassés par l'implacable riz,
Et, près du chaume, écoutez ce que donne
Un chagrin seul, si lourd pour l'abdomen,
Qui gratte un shamisen !

Priez, comme du fond de l'âme on prie,
Pour tous ces pieds dans l'eau ! Voyez le tic
De ces boueux plus fins qu'un Metternich
Et leur élan de pauvres qui s'oublient
Quand perce à l'aube, en rose vaporeux,
Le Fuji des aïeux !

Et place aussi, chrétiens, en vos prières
Pour ces mangeurs sereins de poisson cru !
S'ils ont péché, c'est qu'eux tous avaient cru
Que leurs bouddhas battaient de la paupière
Lorsqu'un genro qu'on soûlait au saké
Leur disait d'attaquer.

Songez à tout ce que l'ire divine
Leur dispensa, depuis ce soufre ardent
Où s'empêtrait la fuite des plus lents
Jusqu'au jour J où de belles machines
Vinrent lâcher sur leurs nuits sans sommeil
Un enfer de soleil !

Ce feu m'ardait de très loin les prunelles,
Car, bien avant la foudre de Jahvé,
J'avais chéri un Japon réservé,
Qui nous chantait, sous les fraîches tonnelles,
Outre la grâce ou d'un geste ou d'un mot,
Les fleurs d'un kimono.

De même à vous, pays qu'on cadenasse,
Du temple rouge au grand toit retroussé,
A vous, Chinois, mes fraternels pensers,
Vous qui faisiez de douleur la grimace,
Mais la faisiez sans geindre, comme si
Tout devait être ainsi.

Terre des nuits aux vastes clairs de lune,
Des dieux dorés si maîtres de leurs nerfs,
D'où vient, sais-tu, que tous ces dragons verts
Sortent, la nuit, rampant, d'une lagune
Pour se glisser auprès des nourrissons
Et les mordre aux talons ?

Mais nous voici au pays des mains brunes,
Qui font couler le sang du caoutchouc,
Et du bouvier qui, très maigre et très doux,
Vous crache au nez d'archivieilles rancunes.
Est-ce à Penang ? Est-ce à Trincomali ?
Je sais que j'ai pâli.

Pâli encor quand la jungle m'accueille
Avec ces bruits poignants, dards dans la chair,
Et que cet homme à l'œil flambant dans l'air
Suit de l'index un froissement de feuilles
Qui se déplace, aussi souple qu'un drap,
Le long des vérandas.

Fuyons ce sol où la glèbe est si rouge
Et, beaux géants, les cocotiers si verts !
C'est, je sais bien, l'éden de l'univers,
Mais on y tremble — oh ! ces palmes qui bougent ! —
Ainsi qu'ont dû, une fois là-dedans,
Trembler Eve et Adam.

Voyez plus loin, en cette rade où crèvent
Les trois palmiers mendiants de Djibouti,
Ces négrillons, bateleurs accomplis,
Qui plongent, vifs, et replongent sans trêve
Pour mieux bourrer des sous que nous jetons
Leurs bouches de Tritons.

De là courons nous jeter dans ton piège,
Far-West, plus vrai dans Cooper et Aimard
Que dans l'express qui m'en montre, au hasard,
Un linéaire et tout fardé de neige ?
Oh ! je sais bien lequel des deux nous ment,
Mais l'expulser, comment ?

Car, dans mon train, hé ! quel coup à la vitre
Quand je vois poindre, en beau noir sur ce blanc,
Un cher vocable ou des noms ressemblants !
O mes amis, ils nous suivent, ces titres,
De « Bas-de-cuir », au « Grand chef des Aucas »,
Mais ne le dites pas !

Vive est l'allure et surtout pour quiconque
Donne, en courant, la cravache à ses jours.
Hier à Hongkong et hier à Singapour,
Hier chez le bonze, hier sur la jonque,
Hier chez toi, Sphinx terriblement distant...
Or, que vois-je à l'instant ?

Ces grandes roues ? Est-ce déjà l'Oronte ?
Cette bastille énorme, est-ce le Krach
Des chevaliers ? Et là, au bout du lac,
Pourrait-on voir, par ce chemin qui monte,
Ces lieux de Bible où rentrent, si nombreux,
D'intuables Hébreux ?

Oui, c'est bien là, mais déjà loin derrière,
Car nos chameaux marchent d'un pas si long...
Tiens ! le Taurus ! Halte ! historien trop prompt,
Bucéphale y secoua sa crinière !
Et voici Tarse, où jaillit ce torrent,
Le Nouveau Testament !

O monts déserts à couleurs d'œufs de Pâques,
Plaine où le temps grignote les détails
Des aqueducs et caravansérails,
Où l'ignorance à chaque pas nous traque,
Car, en marchant, à tout moment, l'on craint
De marcher sur un saint,

Sol mort qui parle avec Antioche et Troie,
Milet, Pergame aux Grecs homérisés,
Ephèse offrant la Vierge aux yeux baissés,
Grave épopée aux noms forts qui tournoient,
O Barberousse, Alexandre, ô saint Jean,
Sur nous, trop frêles gens,

Mineure Asie au soleil fou qui rue
Comme un cheval explosant en galops,
Je te salue et te salue en mots
Dont je m'excuse après t'avoir tant vue
Avec ces pas, bien marqués sur le sol,
D'Ataturk et saint Paul !

Sonnez, buccins, sonnez ! Voici Byzance,
Sainte-Sophie et tout ce droit romain,
Le trône d'or de pieux assassins,
Les murs sans nom, ceux autour desquels danse
Comme un relent de viols et d'yeux crevés,
D'orémus et d'avés.

Et me voici en ce cirque superbe
Où galopent, Cosaques, vos chevaux,
Ce lac sans bords où villes et hameaux
Sont des radeaux qui flotteraient sur l'herbe,
La « plaine blanche » où churent tant d'arrêts,
La plaine où « il neigeait » !

Rien ne m'appelle en cet espace immense
Où l'on a tant de peine à se mouvoir,
Mais m'y voici plongé dans le devoir,
Loin de tout, loin de mes accoutumances,
Loin de ces temps où le proche voisin
Est encore un prochain.

Je vois, j'observe et tâche de comprendre,
Allant parfois jusqu'à me demander,
Face au Kremlin rose et cent fois gardé,
S'il était bon, dieux puissants, de dépendre
Autant de bronze avec autant de voix
Du clocher des beffrois.

Las ! c'est d'ici que, ma tâche accomplie,
Mon esprit court aux lieux que vous savez ;
Tout mon pays, Jura pour commencer,
Un seul Japon et deux ou trois Turquies ;
En moins de mots, à tout ce « bon vieux temps »,
Mon passé... si présent !

Mais, comme il est fatal, ce présent même,
Qui me paraît si morose, et qui l'est,
— Maistre, on voyage en fermant ses volets ! —
Sera demain de l'autrefois qu'on aime.
Quand tu n'es plus, ronce, qu'un souvenir,
Tu te mets à fleurir !

En mai, tenez ! j'étais en Géorgie,
Près du Kasbek perdu dans le ciel bleu.
Tiflis m'amuse ; il fait soleil, il pleut,
Et ses ballets sont tout charme et magie...
Comme il faisait bon vivre en ce temps-là !
Déjà pour les lilas.

Camille Gorgé.

Moscou, novembre 1952.